

Une bouteille à la mer

François Jullien au miroir du monde commenté

François Jullien n'emploie pas mes catégories, et je ne voudrais pas l'enrôler sous elles. Ce qui suit n'est pas une présentation de ses deux derniers livres, faite par ailleurs, mais une lecture à travers la grille que je travaille depuis des années sous le nom de *monde commenté*, adossée à la pensée du théologien italien Sergio Quinzio (1927-1996), dont les éditions Conférence ont publié en français *La Défaite de Dieu*. La convergence n'est pas doctrinale : Jullien est un penseur de l'immanence et récuserait sans doute le cadre théologique de Quinzio. Elle est heuristique. Ses mots permettent de voir plus nettement ce que la grille décrit, et la grille fait apparaître ce que ses mots laissent dans l'ombre. Lus ensemble, *Puissance du pensif* et *À toi qui n'as pas renoncé à penser* disent ce qu'aucun des deux ne dit seul.

La convergence commence par un pronom. *À toi qui n'as pas renoncé à penser* : le titre est une adresse, à la deuxième personne du singulier. Or Jullien observe que la communication continue met « entre parenthèses la position du destinataire autant que du locuteur ». Il n'y a plus ni *je* ni *tu*, seulement un flux, un *il* ou un *on* ; le dire en réseau se fait « sans plus qu'il y ait véritablement de sujet ou d'auteur à ce dire ». C'est très exactement le passage du *tu* au *il* par lequel je définis le monde commenté. Dans *Puissance du pensif*, à propos du « *Ta* vague littérature » de Mallarmé, il remarque que ce possessif « l'élève, par son invocation, en vocation ». Et il va plus loin. L'autre singulier, écrit-il, ne s'aborde qu'« en vis-à-vis », comme celui « à qui je peux m'adresser » ; il salue la « percée » de Buber, *Je et Tu*, et montre Baudelaire convertissant le *nous* de l'humanité en *tu* : « Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère ! » Chez lui, la pensivité est liée à l'adresse.

Il se trouve que l'essai à paraître que j'ai consacré au monde commenté s'intitule *Moi aussi, donc je parle*. D'un côté un *tu* singulier, de l'autre un *moi* qui rejoint le chœur. Le « moi aussi » est la formule même du *cum* sans *munus*, du déjà-pensé remis en circulation, c'est-à-dire du renoncement tel que Jullien le définit. Il a d'ailleurs le mot exact : ce dire ne relève ni de la « parole solitaire et risquée » ni de la persuasion, mais de l'« adhésion », un habitus « ne valant que d'être partagé », dont le sujet comme l'objet est « la société se mirant elle-même ». Dans son entretien avec Patricia De Pas pour *La Nouvelle Quinzaine littéraire*, Jullien définit « l'universel intime », terrain propre de la littérature, comme un partage de conscience antérieur à l'individualité : « un *nous* d'avant *nous* ». Le monde commenté n'en fabrique que la contrefaçon, un *nous* d'après coup, simple addition de *moi* qui se rallient. Celui de Jullien précède les *moi* et les rend capables de s'adresser les uns aux autres.

Ce régime, Jullien finit par lui donner un nom, qu'il reprend de son *Dé-coïncidence* (2017) et qui organise toute la seconde moitié du livre : la *coïncidence*. C'est l'adéquation qui, parce qu'elle satisfait, s'installe et se fige : « ça colle », dit-on, et l'adéquation devient « comme de la glu ». L'opinion n'est alors plus personnellement assumée, au point que ce que je crois mon opinion personnelle pourrait n'être qu'« une opinion collective à laquelle j'adhère sous influence, sans m'en douter ». Coïncidence et monde commenté ne se recouvrent pourtant pas entièrement. La coïncidence porte d'abord sur ce que l'on pense ; le monde commenté, sur la manière dont on parle, non plus à quelqu'un mais de quelque chose. Jullien n'ignore pas ce second versant, on le verra à propos des médias ; mais il travaille avec deux termes : le silence du Sage chinois (« J'aimerais ne pas parler », dit Confucius) et le *logos* explicite et argumenté du philosophe, dont il prend ici le parti. Ma grille en a trois : la Parole, le *logos*, le commentaire. Jullien peut décrire la dégradation du *logos* en opinion ; il ne peut pas penser la perte de la Parole, parce qu'elle n'est ni silence ni argument, mais adresse.

Le livre fournit pourtant lui-même la charnière entre les deux. Dès le dialogue d'ouverture, son interlocuteur rappelle ce que Jullien appelle une « transformation silencieuse » : globale et continue, elle ne se remarque pas, « donc dont on ne parle pas », mais elle « émerge ensuite de façon d'autant plus sonore dans ses résultats ». Au chapitre de l'opinion, Jullien l'applique à l'opinion elle-même : la transformation fut lente, mais elle devient, « à l'aboutissement de cette transformation silencieuse », « sonore et spectaculaire ». Une coïncidence silencieuse, c'est le conformisme de toujours. Une coïncidence qui doit se dire, se publier, se faire entendre, c'est le monde commenté. Le « moi aussi », c'est la coïncidence devenue parlante. Jullien prend d'ailleurs pour exemple #Metoo. Il y voit d'abord « un acte d'écart ou de dé-coïncidence, d'abord discret », vis-à-vis de l'opinion installée,

puis un mouvement qui, s'installant dans sa coïncidence, garde un effet d'entraînement mais n'est plus pensé. Il concède que c'est grâce au nombre des clics et des messages que s'est fissurée la chape de silence. La concession est juste, et elle protège mon titre d'un contresens : le « moi aussi » que je décris ne condamne pas la première parole, adressée et risquée, mais le moment où elle entre dans le *il*.

Ce passage du silencieux au sonore a son instrument, et Jullien en donne, au chapitre de l'opinion, une description d'une grande finesse : c'est peut-être la page du livre la plus proche de ma grille. Les médias, écrit-il, « gèrent et génèrent la coïncidence des idées dans la société ». Ce n'est pas un complot : « cette machine à coïncidence est sans machination », et l'inféodation qu'elle produit est « collectivement tissée et dont personne n'est responsable ». Sa fonction première est la *thématisation*. Les médias fixent le cadre de l'événement, puis en organisent le renouvellement « pour continuer de susciter de l'intérêt, empêchant par là son approfondissement ». Ils produisent « la forme matricielle dans laquelle ensuite est coulé l'événement, au jour le jour », au point que l'« information » « n'ait plus qu'à venir s'y loger ». Le commentaire, ici, ne suit plus l'événement : il le précède. Le thème est déjà là, et l'événement du jour n'en est que l'occurrence. Commenter l'actualité, c'est donc déjà commenter un commentaire.

De là la réplication. « Comme elle ne prête attention qu'à ce qu'elle a déjà fait entrer dans le champ de son attention, cette machine médiatique tend à tourner en circuit fermé. » Elle organise les représentations collectives qui régissent ensuite le cours des idées, « d'où viendra en retour leur succès d'audience » : la boucle se referme sur elle-même. Le débat n'en sort pas, puisqu'il se tient dans le champ du « débattable », dont « les questions en sont déjà pré-constituées ainsi que l'éventail des positions ». L'invité y vient occuper « une case marquée sur l'échiquier de la Coïncidence », et c'est même « à ce prix qu'on devient "médiatique" ». L'invité ne commente pas le monde : il commente le thème, devant d'autres commentateurs qui commentent son commentaire, sous le regard d'un public qui commentera le tout. C'est le commentaire au second, au troisième degré, et à aucun degré la chose même. Bourdieu, dans *Sur la télévision* (1996), parlait de « circulation circulaire de l'information » et de *fast-thinkers*. Jullien ne le nomme pas (« dois-je les nommer ? », écrit-il à propos des réseaux qui diffusent les idées), mais il ajoute à l'analyse du sociologue ce qui intéresse le philosophe : ce que la boucle fait à la pensée.

Car le produit de la boucle est le poncif. « Même quand l'idée est vraie, elle se fausse du seul fait d'être portée par le marché » : sa marchandisation la porte « fatalement » à devenir « un slogan qui n'est plus réfléchi, car destiné à la consommation ». Les mots en sont la monnaie courante, et Jullien demande : « Ces mots *coïncidants* ("résilience", "précaution", "territoire"...) que véhicule constamment notre discours collectif aujourd'hui servent-ils encore à penser ? » Le mot de poncif dit le mécanisme mieux qu'aucun autre, et le critique d'art ne peut s'empêcher d'y penser. Le poncif est d'abord un instrument d'atelier : un dessin piqué de trous, à travers lequel on tamponne une poudre de charbon pour reporter le motif sur une autre surface. C'est très exactement la « forme matricielle » de Jullien : l'événement passe à travers le pochoir, et il en sort le dessin attendu. Baudelaire notait dans *Fusées* : « Créer un poncif, c'est le génie. » Le monde commenté reproduit à l'infini des poncifs que personne n'a créés, puisque la machine est sans machination et que personne n'en est responsable. Jullien a d'ailleurs un jeu de mots qui vaut une analyse : les « sillons » de la pensée deviennent les « filons » du marché, et se creusent « désespérément en ornières ».

Ce qui sort de la boucle n'est plus une pensée, et ce n'est plus une parole. Jullien le dit d'une formule terrible : l'opinion collective, dans son adhérence, « est une pensée morte, sans même qu'on ait l'idée qu'elle soit morte ». Et il en indique la condition en une phrase où ma grille se reconnaît tout entière : cette machine s'installe « en même temps que la présence personnelle se dilue dans la société, dissoute par le numérique, que le vis-à-vis s'y volatilise ». Une parole émise par personne et adressée à personne n'est plus une parole : c'est le *il* du commentaire. Jullien met le désastre au compte du marché ; je le mets au compte de l'adresse perdue. Mais il faut lui donner raison sur l'essentiel : la falsification ne tient pas au contenu, puisque l'idée vraie se fausse « du seul fait » de sa circulation. Ce n'est pas ce qu'on dit qui est faux, c'est la manière dont cela passe de bouche en bouche sans être adressé à personne. Dans les termes de Jullien, c'est la thèse même du monde commenté. Il garde enfin une distinction que je veux garder aussi : il oppose « les médias comme fonction » aux « journalistes dont la vocation est au contraire d'aller en quête d'une actualité qui ne

soit pas déjà pré-cadrée ». Le monde commenté n'est pas l'œuvre des commentateurs ; il est la forme dans laquelle ils sont pris.

Le passage sur #Metoo appelle un rapprochement que je ne peux pas éluder, car ce que Jullien y décrit porte, dans *Moi aussi, donc je parle*, le nom de neutralisation. J'appelle ainsi le processus par lequel ce qui était vécu comme un horizon passe au discours et y perd ce qui le constituait. Neutraliser, ce n'est pas détruire ; c'est rendre comparable. Jullien en retrouve plusieurs traits. La perte vient du succès, non de la défaite : *Le Deuxième Sexe* « ouvrait un écart », et c'est en triomphant, « en coïncidant », qu'il est devenu le « féminisme », une idée qui « n'est plus pensée ». Ce n'est pas la barbarie qui a vaincu Dieu, montrait Quinzio, c'est la théologie elle-même. La concession sur les clics répond à ce que j'appelle le gain de la neutralisation, sans lequel toute l'analyse serait réactionnaire : la mise en discours libère aussi. Et l'on retrouve le piège. Pour que l'écart change la société, il faut qu'il devienne mouvement ; devenu mouvement, il se fige. Faire triompher une idée, c'est cesser de la penser, comme parler d'une réalité pour la défendre, c'est participer à sa neutralisation. Le point de contact le plus exact tient pourtant dans une phrase de mon essai : la troisième personne « ne devient neutralisation que lorsque plus personne n'habite ce qui parle ». *Le Deuxième Sexe* est habité par quelqu'un ; « le féminisme » ne l'est plus par personne. Le contenu n'a pas changé, c'est quelqu'un qui a disparu de la parole. À la parole adressée à personne, il faut donc ajouter la parole habitée par personne : ce sont les deux faces du *il*.

Les deux processus ne se recouvrent pourtant pas, et la différence est instructive. Ma neutralisation part d'un horizon, de ce dans quoi l'on vivait sans le thématiser, et décrit son passage au discours, du *tu* au *il*. L'idée dont parle Jullien est déjà du discours, puisque *Le Deuxième Sexe* est un livre : son processus se déroule tout entier à l'intérieur de la troisième personne, d'une parole habitée à une parole qui ne l'est plus. Surtout, le mécanisme diffère. Le cœur de la neutralisation est la symétrisation : la chose et son contraire entrent dans le même espace et deviennent comparables, et ce qui disparaît n'est pas la différence des contenus mais leur incommensurabilité. La coïncidence produit presque l'inverse : non la coexistence indifférente des contraires, mais l'unanimité d'une position qui n'est « plus inquiétée ». L'une tue la pensée en rendant tout discutable, l'autre en rendant une position indiscutable. Jullien fournit pourtant de quoi les réunir, avec le « débattable » des médias. Le cadre y coïncide, puisque personne ne demande pourquoi ceci est un sujet de débat ; à l'intérieur du cadre, les positions se symétrisent. Le débat est libre, le cadre ne l'est pas. La neutralisation achevée serait les deux à la fois : la coïncidence du cadre et la symétrie des positions. Mon chapitre sur la démocratie le disait sans ces mots : la plus grande scélératesse des réseaux sociaux n'est pas d'avoir attaqué la démocratie, « c'est d'avoir forcé tout le monde à en débattre ». Le « il faut en débattre » est la coïncidence ; le débat lui-même est la symétrisation.

Il y a plus. Juste avant, Jullien assigne à la philosophie une tâche qui semble aller dans mon sens. Elle n'a pas à répondre aux questions « déjà thématisées, déjà balisées et imposées et qui, comme telles, sont déjà entendues », mais à « donner forme aux questions qui sont d'autant plus au travail dans la société qu'elles demeurent encore souterraines et ne sont pas posées ». Ces questions souterraines, c'est très exactement ce que j'appelle l'horizon : ce qui travaille sans être thématisé. Or leur « donner forme », les « élaborer », c'est accomplir le premier mouvement de la neutralisation, la mise en discours. Je la tenais pour légitime, parfois nécessaire, mais elle introduit une distance, et cette distance est irréversible. Jullien entre ainsi, sans le nommer, dans le piège de Quinzio, et son exemple le montre mieux qu'aucun commentaire. La question souterraine qu'il se propose d'élaborer, c'est « cette autre menace que l'écologique et pesant sur les ressources de la pensée ». Pour la faire entendre, il la coule dans la forme du jour : la pensée devient une ressource menacée, comme l'eau ou le climat. J'écrivais que la nature n'a pas disparu, mais qu'elle est « devenue un problème écologique ». Jullien fait de la pensée un problème écologique. Il ne pouvait sans doute pas faire autrement, et personne ne le peut : c'est le sens de la dernière phrase de la page de Quinzio dont mon titre est tiré, « Moi aussi, donc, je parle de Dieu ». Celui qui dénonce la mise en discours n'a pas d'autre lieu que le discours. Il lui reste à le savoir.

Le monde commenté ne se contente pas de passer du *tu* au *il* : il contrefait le *tu*. Jullien en rassemble les pièces. C'est une époque « où il faut aussitôt se tutoyer, se taper sur l'épaule, être souriant », c'est la proximité *friendly* qu'on nous vend, Léa « à 62 cm de son lycée », c'est le parent mort avec qui un *deep fake* permettrait de « dialoguer ». Et c'est le visage qui disparaît. Dès l'ouverture, Jullien appelle

à résister à « ce qui nous aliène sans se laisser dévisager » : la puissance qui nous aliène n'a pas de face. Le chapitre de l'opinion le redit : le système de coïncidence qui s'instaure alors n'a « pas non plus de face qui le personnalise ». Au dernier chapitre, c'est l'autre qui perd la sienne. Un même clic met « sur le même plan » l'achat d'un billet de train et l'apparition d'un ami sur l'écran : « que reste-t-il alors, dans ce cadrage, de son visage ? » Quant à l'Autre, « cadré » d'avance, je peux désormais le regarder « “dans les yeux” sur l'écran, durant des heures, sans plus en être troublé ». Levinas, que Jullien cite, faisait du visage ce qui me parle avant que je parle de lui. Le monde commenté est celui où le pouvoir n'a pas de visage et où l'autre n'en a plus : il n'y reste que des *il*.

La convergence se précise sur un mot, *après*. Le pensif pense après ; le commentaire semble le faire aussi, puisqu'il vient après l'événement, après la déclaration, après le message. Jullien montre que c'est une illusion d'optique. On parle souvent davantage de l'événement avant qu'après, et l'on cesse brutalement d'en parler, l'exploitation achevée, au moment même où, écrit-il, « on pourrait commencer de penser cet événement ». Le commentaire n'occupe pas l'après : il le prévient, puis le déserte. Entre-temps, il obéit à une loi que Jullien formule en tautologie : « on ne parle plus que de ce dont on parle », et « plus on parle, moins on dit ». Qu'est-ce qui distingue alors le pensif du commentaire ? Jullien en fournit trois critères.

Le premier est le *reste*. La marquise demeure pensive parce que quelque chose ne se dissout pas. Le commentaire, lui, consomme l'événement et passe au suivant : on reconnaît le monde commenté à ce qu'il ne reste rien quand on éteint l'écran. Jullien le dit à propos du poème : le commentaire le perd s'il substitue son énoncé au texte, il doit au contraire « faire signe vers sa pensivité infinie ». Et c'est la pensivité, selon lui, qui justifie qu'on commente sans fin les romans, quand *Monte-Cristo* n'a « rien en lui à commenter ». La littérature légitime le commentaire infini parce qu'elle a un reste ; le monde commenté commente sans fin ce qui n'a rien à commenter. Jullien rattache par ailleurs la pensivité du roman à un livre plus ancien, *Les Transformations silencieuses* (Grasset, 2009), où il voyait dans l'ascension de Valenod et le déclin de M. de Rênal la vraie trame du *Rouge et le Noir* : elle s'acquiert, écrit-il, « dans la durée lente », là où rien ne fait événement. Le commentaire, qui ne vit que d'événements, ne peut pas voir ce qui se transforme sans bruit.

Le deuxième est l'*assignation*. La « langue de l'Être », qui détermine et assigne, triomphe dans les « moi, qui suis de gauche » ou « moi, qui suis une féministe convaincue » que relevait Delphine Horvilleur dans ses *Sermons sous les décombres*. Le monde commenté est un roman à thèse sans roman, où le sens trop précis rature tout ce qui était vague. À *toi* en donne le geste élémentaire : cocher. « Quand on coche, on n'a plus à écrire et exprimer : les cases sont prêtes, prédisposées ; autrement dit, les choix sont faits, en tout cas sont cadrés. » Le « moi aussi » est une case cochée qui a pris la forme d'une phrase, et les « textos pré-dictés par les statistiques » une parole dite avant d'avoir été prononcée.

Le troisième est l'*objet*. Le pensif reste tourné vers un « après quoi » qui ne se laisse jamais constituer en objet, comme on dit « attendre après quelqu'un ». Le commentaire, lui, parle *de*. Le poème, dit Jullien, ne représente pas, il présente : « Un poème dit toujours “voici” ». Horizon contre objet, présentation contre commentaire : c'est la distinction qui court sous toute ma grille. Jullien en donne, dans *À toi*, l'illustration la plus nette. Au musée d'Orsay, devant les *Coquelicots* de Monet, une étiquette lui indique « en commentaire » que la plante est menacée par le changement climatique, et il note : « Cela ne m'aide bien sûr en rien à regarder la peinture. » Le tableau disait « voici » ; l'étiquette parle *de*. Elle ne le rend pas plus visible, elle le rend actuel.

La convergence bute aussi sur un adverbe. Jullien écrit que la pensée pensive peut « silencieusement – tentaculairement – nous absorber. Jusqu'à paraître nous rendre absents au monde ». Elle chemine « en roue libre », « divagante en même temps qu'obsédante ». C'est, trait pour trait, le défilement sur un écran. Et le même adverbe revient dans le livre suivant, pour les communicants qui se créent sur les réseaux « de façon tentaculaire une audience ». Le flux est la contrefaçon du pensif : il en a l'absorption et la dérive, mais il vient du dehors et il sature. Toute la différence tient au vide qu'il supprime. Jullien rappelle que la pensivité n'a rien de rare : « tout le monde est pensif, à un moment ou un autre de la journée ». Le monde commenté est donc moins l'abolition de la pensée que l'occupation de ses intervalles, ces moments vacants où la marquise, en nous, restait pensive. Le dernier chapitre trouve le mot juste : ce qui tue le désir n'est pas que le monde soit « satisfait »,

mais qu'il soit « saturé », sans plus assez « de fissure, de hiatus, d'espacement » pour que le désir « puisse seulement s'y faufiler ».

Lu jusqu'au bout, le livre traverse d'ailleurs, sans le savoir, les sept territoires de mon essai. La Nature, avec « la fin de l'exception humaine », que Jullien tient pour « le grand thème idéologique de notre temps ». La Vérité, avec la sociologie qui me comprend « en » elle sans me comprendre « par » elle, et la maxime de Braque, « Le commun est vrai, le semblable est faux » : le « moi aussi » produit du semblable, non du commun. La Langue, avec les mots *coïncidants* et la traduction automatique qui dispense « d'affronter l'écart des langues ». Le Corps, avec la main qui « ne s'applique plus à tracer des lettres » et le clic qui « n'est même pas appuyer ». L'Art, avec *Puissance du pensif* tout entier. La Démocratie, avec le *nous* collectif, simple agrégat « se quantifiant en *likes* et en *clics* », opposé au *nous* commun qui fonde la Cité. L'Amour, enfin, avec ces adolescents au café dont chacun, occupé de ses textos, reste « coïncidant avec soi plutôt que de se risquer à rencontrer l'Autre ».

La convergence a ses limites, et elles sont instructives. Dès ses premières pages, *À toi qui n'as pas renoncé à penser* convoque Socrate à son dernier jour : penser, c'est se hisser dans l'éternité, « la seule éternité, pour ma part, que je reconnaisse », ajoute François Jullien. C'est l'immortalité du *Phédon*, celle que Quinzio récusait au nom de la résurrection de la chair, comme la consolation grecque substituée à l'espérance biblique. De même, s'il cite dans *Puissance du pensif* « la folie de la Croix », de Paul à Kierkegaard et Chestov, c'est pour en faire une contradiction « non pas "folle", mais féconde », et ses concepts de vivre sont des « intensificateurs de vie ». Là où Quinzio laisse une attente qu'aucun concept ne comble, Jullien propose une consolation immanente, et il le dit en propres termes : la pensée n'est ni essence ni substance, elle est « une immanence », « ressource » et même « ressort », capable de trouver en elle-même de quoi résister. Comme Quinzio, il récuse l'Esprit hégélien « qui à la fin résout tout » ; mais il lui substitue un ressort intérieur, quand Quinzio n'y substituait rien. Le dernier chapitre rend la frontière visible. Le désir, écrit Jullien, « ouvre *en nous* de l'infini – à l'Infini » ; la majuscule est là, et la distinction entre le besoin, qu'on satisfait, et le désir, qu'on « ne satisfait pas », vient en droite ligne de Levinas, pour qui le Désir est désir de l'absolument Autre. Mais la porte se referme aussitôt : l'espacement « ne confère pas de Sens ou de Fin, qui toujours sont idéologiques, ne dessine pas de salut ou de destination », et accéder n'implique pas d'« élévation » comme « dans la grande scène métaphysique et religieuse ». Le même partage vaut pour l'idéal. Jullien voudrait que la France, « en panne d'idéalité », se donne de nouveau un « plan d'idéalité » : un idéal au sens kantien qu'il invoque, une idée qui « règle » la recherche sans jamais être satisfaite, placée devant nous. Ce que la neutralisation fait perdre, dans ma grille, n'est pas un idéal à viser, mais l'asymétrie : la possibilité qu'une réalité nous précède et nous porte, au lieu de se tenir devant nous comme un problème. L'idéal est devant, l'horizon est autour. On peut repenser un idéal ; on ne restaure pas l'asymétrie par un plan, et le mot est d'ailleurs celui de l'aménageur. On peut seulement chercher, à l'intérieur même du discours, des formes de parole qui la réintroduisent : une brèche, non un retour.

Son remède le confirme. Contre le comportemental, Jullien en appelle au *cogito* comme « capacité d'initiative ». Or mon titre, *Moi aussi, donc je parle*, détourne le *cogito* ; Jullien propose de revenir à l'original dont le monde commenté a fait la parodie. Je doute que ce retour soit possible, et ses propres pages en laissent voir la raison. Il oppose au réseau « la parole argumentée », mais il a vu lui-même que le monde commenté a déjà absorbé l'argument, puisque ses débats, devenus « événements de pensée » sous la force de l'événementiel, dispensent de penser alors qu'ils prétendent la mettre à l'honneur. Le commentateur ne manque pas d'arguments, il manque de destinataire. C'est un logos qui prolifère après avoir perdu sa Parole, et on ne le guérit pas en lui ajoutant du logos. Il lui manque aussi le risque. Parmi les mots grecs de la liberté que rappelle Jullien, la *parrêsia* nomme le droit de tout dire ; Foucault en avait fait le courage de la vérité, parce qu'elle se paie. Le monde commenté est le droit de tout dire sans rien risquer, et le « moi aussi » en est l'envers exact : on n'y parle qu'une fois le risque levé par d'autres. D'où le prix de Gide, revenu d'URSS en 1936, d'avoir « osé voir ce qu'il avait sous les yeux », et le dernier mot du chapitre sur l'idéologie : contre la bêtise, il n'y aura « qu'un effort courageux de la pensée ». Jullien en tire la solitude : le cheminement de la pensée, écrit-il, ne dépend que de moi, « d'où la solitude et l'inquiétude ». J'en tirerais l'adresse. Son remède est *je pense* ; le mien serait *tu*. Le même mot change d'ailleurs de sens d'un livre à l'autre : la pensée littéraire se répandait « par dégagement, évasivement », comme une fumée ; « dégager », désormais, « est déblayer ». L'antidote de Jullien est un penseur seul, presque héroïque, dont l'entame se fait

« isolément – insolemment ». Celui d'Horvilleur est un bègue au milieu d'une communauté : Moïse à la bouche lourde.

Il y a là une rencontre que Jullien n'a pas cherchée. *Pensare*, c'est peser, et l'hébreu dit de Moïse qu'il est *kevad-pé*, « lourd de bouche », d'une racine qui donne aussi le poids et la gloire, *kavod*. Le commentaire est une parole sans poids ; penser, c'est peser ; parler juste, c'est avoir la bouche lourde.

Reste une objection que *Puissance du pensif* s'adresse presque à lui-même. Faire de la pensivité un concept, n'est-ce pas la faire passer à la troisième personne, accomplir le geste même que l'on décrit ? Jullien y répond dans son dernier chapitre : la philosophie se définit par le défi de penser ce qu'elle ne peut pas penser, elle « ne peut s'en sauver sans se renier », et le concept qu'il propose n'enferme pas, il donne « prise » sur la vie. Ma grille n'échappe pas davantage à l'objection, puisque commenter le monde commenté reste un commentaire. Jullien avoue avoir acheté un portable ; j'avoue commenter. On ne s'en tire, de part et d'autre, qu'en sachant ce que l'on fait. Jullien a d'ailleurs prévu le reproche de répéter ce que chacun sait : « Je m'ennuie moi-même à dire ces choses, mais il est un moment où il faut commencer enfin de "dire les choses". Car qu'on le sache ne dispense pas de le dire. » Le connu, rappelle-t-il avec Hegel, n'est pas le reconnu : *wohl bekannt, nicht erkannt*. L'aveu désarme. Il laisse ouverte une question qui me concerne autant que lui. Chez Hegel, le connu ne devient connaissance qu'en traversant le travail du concept, non en étant redit ; et « dire les choses » est aussi le mot d'ordre du commentateur.

Il y a plus troublant. Le livre qui décrit la coïncidence parle souvent la langue de son époque. Le « présentisme » vient de François Hartog, la « mutation anthropologique » de Pasolini, dont l'*omologazione* est presque un synonyme de la coïncidence, le « régime de vérité » de Foucault. Le « nouvel ordre moral » de bienveillance, de résilience et de *care*, qu'on « respire sans même s'en apercevoir » et qu'on entend prêcher « sans qu'on se mette à rire », c'est l'Empire du Bien de Philippe Muray, sans Muray. Et l'image finale de la lumière qui passe par la fissure évoque irrésistiblement le refrain le plus cité de Leonard Cohen. Un essai de ce genre ne doit pas ses sources en note, et ce n'est pas un reproche d'emprunt. C'est un symptôme : on ne se dégage pas de l'ambiance en reprenant ses mots, et Jullien, qui se méfie si justement des mots *coïncidants*, n'y échappe pas toujours. Reste surtout le point où Quinzio éclaire le mieux Jullien, et où Jullien lui-même y prête la main. Sa généalogie de la littérature est, terme à terme, celle d'une défaite. La littérature naît quand « l'idée d'un ordre du monde s'est brisée », de « la perte de la Foi », « sur les décombres » de la représentation classique, et elle vient « en remplacement du religieux ». La pensivité surgit « de ce vide devenant alors vertigineux ». Mieux : pour dire ce qu'est une parole pensive, Jullien choisit le cri de Jésus sur la croix, « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », que l'évangéliste laisse « sans réponse » : « quelle parole au monde pourrait laisser, en effet, plus pensif ? » La parole la plus pensive au monde est donc un *tu* adressé à Dieu, qui ne reçoit pas de réponse. Le pensif serait ce qui survit du *tu* après ce que Quinzio appelait la défaite de Dieu : la posture de celui qui reste tourné vers un « après quoi » dont il ne sait plus le nom. Le monde commenté serait alors une seconde défaite, la saturation qui supprime jusqu'à la place vide où cette attente restait possible.

Encore faut-il entendre ce cri jusqu'au bout. Jullien ne relève pas qu'il est le début du Psaume 22 : la parole la plus pensive au monde est une citation, une parole qui vient après. Son livre ne connaît du monothéisme que le christianisme, et ignore un régime que l'opposition entre philosophie et littérature laisse de côté. Le Talmud argumente avec une rigueur de philosophe, puis il lui arrive de s'arrêter sur un mot, *teykou*, « que cela demeure » : faute de pouvoir trancher, il laisse la question ouverte, en attendant, dit la tradition, que le prophète Élie vienne la résoudre. Une discussion qui s'achève sans conclure, suspendue à une attente : c'est, au cœur du discours le plus argumenté, l'équivalent de la marquise restée pensive.

Quand il se demande, à propos du dire en réseau, « s'agit-il encore de "parole" ? », Jullien met le mot entre guillemets ; Quinzio lui aurait donné une majuscule. Le premier livre ne va pas jusque-là ; le second s'en approche, dans le chapitre où « l'événementiel tue l'événement ». L'Événement véritable, avec sa majuscule, est selon Jullien ce qui a fait sortir la pensée « du règne de l'Être et de l'ontologie » et « a fait la modernité ». Il est « porteur d'une attente de l'humanité : que quelque chose enfin arrive », qu'il y ait « un "avant" et un "après" ». L'événementiel en est la parodie : il n'est porteur

« d'aucun espoir inconnu » et ne se construit « qu'en fonction de l'attendu ». Toute la seconde défaite tient dans cet écart entre l'attente et l'attendu. Quinzio soutenait, dans *Radici ebraiche del moderno*, que la modernité vit d'une espérance messianique sécularisée, et le partage du temps en un avant et un après est d'abord celui de l'ère chrétienne. Quand Jullien cherche ce qui survit de cette attente, il le trouve dans le Livre de Mallarmé, « la seule téléologie qui reste dans notre modernité », avant de se demander si, « à l'heure de l'événementiel et du "marché des idées" », un tel Livre peut encore exister. Promesse, substitut, parodie : on a là, dans les mots de Jullien, les trois temps de ce que j'appelle, après Quinzio, la seconde défaite.

Jullien ne fait pas le lien. Mais pour dire l'événement de pensée, il retient l'image d'un voile « qui se déchire », dont il se méfie tout en la jugeant « trop réitérée dans l'Histoire pour qu'il ne s'y dise pas quelque chose ». Elle a une source précise. Chez Matthieu et chez Marc, le voile du Temple se déchire au moment où Jésus expire, quelques versets après le cri dont *Puissance du pensif* faisait la parole la plus pensive au monde. *Apocalypse* ne veut pas dire autre chose que dévoilement. Le premier livre retenait le cri, le second retient le voile : les deux tiennent dans la même scène.

Jullien trace d'ailleurs lui-même, au chapitre de la philosophie, la frontière entre les deux défaites. Si la société ne supporte plus l'écart, demande-t-il, « n'est-ce pas alors la mort de la philosophie ? », cette « Mort de la philosophie » annoncée « comme on avait annoncé que "Dieu est mort" ». Il passe en revue les formes qu'on lui a données : l'émiettement en disciplines (la position analytique), la mort de la vérité (le pragmatisme), le dépassement de la métaphysique (la « déconstruction »). Puis il les écarte, car ces questions « sont encore de la philosophie, voire elles la dynamisent et la relancent de l'intérieur ». Et il ajoute : « Tout autre est la menace venant de la récente mutation du monde et de la société. » C'est la distinction même que je fais après Quinzio. La première défaite se proclame, se pense, se dispute ; elle reste un événement de la pensée. La seconde ne se proclame pas, puisqu'elle supprime le lieu où l'on pourrait la penser. La mort de Dieu avait encore ses philosophes pour l'annoncer ; la menace dont parle Jullien est celle d'un monde où il n'y aurait plus personne pour annoncer quoi que ce soit, mais seulement des commentaires.

La suite du livre précise la chronologie de cette défaite, en des termes presque quinzien. Nous serions passés, écrit Jullien, « de l'âge précédent de la Croyance (touchant Dieu, les "fins" dernières...) à l'âge de la Coïncidence », où tout devient idéologique. Et l'idéologie « douce » de cet âge aime à « prêcher ». « Or qu'est-ce qu'un *prêche*, une fois qu'on l'a détaché du religieux ? » Jullien répond : un ordre moral qui entretient la bonne conscience. Quinzio aurait répondu : la forme du sermon survivant à ce qui le fondait, le substitut devenu parodie. L'étiquette d'Orsay en donne la mesure. Elle ne s'arrête pas aux *Coquelicots* : devant un tableau de viande rouge, « Monet, Soutine, Bacon... », elle rappelle que si l'on mangeait moins de viande, il y aurait moins de CO₂. Le bœuf écorché de Soutine, héritier de celui de Rembrandt, est une Passion ; le prêche sans Dieu en fait un bilan carbone. Et quand, dans le dialogue final, son interlocuteur constate le retrait de la transcendance, Jullien répond : « Le religieux se retirant, là devrait intervenir la philosophie. » Le premier livre faisait venir la littérature « en remplacement du religieux » ; le second y appelle la philosophie. Quinzio y aurait vu le mécanisme même de la défaite : chaque relais promet de garder la promesse en la traduisant, et la vide en la traduisant.

Le livre contient d'ailleurs les deux prémisses d'un raisonnement dont il ne tire pas la conclusion, et c'est chaque fois l'interlocuteur qui les énonce. Au début, on l'a vu, une transformation silencieuse finit par se faire entendre dans ses résultats. À la fin : « La déchristianisation est bien la transformation silencieuse majeure de notre temps. » La conclusion va de soi, et c'est toute ma grille. Le vacarme du monde commenté est le résultat sonore de cette transformation silencieuse : après le retrait du *Tu*, la saturation du *il*.

Reste la forme du livre, qui en dit peut-être plus long que ses thèses. Il s'ouvre et se ferme sur un dialogue, et Jullien rapporte lui-même le dialogue à l'écart : le *dia* de positions qui s'écartent, le *logos* d'un cheminement partagé. Le dialogue d'ouverture installe d'abord le livre dans la coïncidence du jour. Les ressources de la pensée s'y tarissent comme les ressources naturelles, et l'interlocuteur s'exclame : « Nous faisons des marches pour le climat. Peut-on en faire pour la pensée ! » Le livre défait ensuite sa propre analogie. Le discours climatique deviendra plus loin le type même de la coïncidence idéologique, Jullien reconnaissant que l'adéquation « au départ est pertinente », et le

Final jugera que les mobilisations de masse « font illusion un moment, mais n'y changent rien ». Il faut lui donner acte de cette dé-coïncidence pratiquée sur lui-même. Mais il y a plus. Les deux dialogues comptent chacun vingt-deux répliques, sauf erreur de ma part, et, si l'on suit l'alternance des tirets, l'ordre des voix s'y inverse. Au début, l'interlocuteur parle le premier et Jullien le dernier ; à la fin, Jullien ouvre et l'interlocuteur conclut. Entre-temps, l'interlocuteur a changé de langue. Il citait d'abord « ce que vous nommez, je crois, une "transformation silencieuse" » ; il finit par employer le concept comme le sien, puis par dire « nous ».

Jullien avait fermé le dialogue d'ouverture sur une image : « On peut toujours jeter une bouteille à la mer. » Elle a une histoire, que la poésie du XX^e siècle a faite sienne. Mandelstam, dans « De l'interlocuteur » (1913), comparait le poème à la lettre scellée qu'un navigateur en perdition confie aux flots : elle n'est adressée à personne en particulier, et pourtant celui qui la trouve sait qu'elle est pour lui. Celan, recevant le prix de Brême en 1958, reprend l'image. Le poème, dit-il, parce qu'il est par essence dialogue, peut être une bouteille à la mer, lancée dans la croyance, « certes pas toujours forte d'espérance » (je traduis), qu'elle sera un jour rejetée sur quelque rivage, « sur une terre du cœur peut-être » ; il fait route vers « un *tu* qu'on puisse interpeller », *ein ansprechbares Du*. Jeter une bouteille à la mer, c'est s'adresser à un *tu* inconnu, et c'est attendre, d'une espérance sans force. On ne saurait trouver meilleure image de la *disperata speranza*.

Le Final reprend cette attente et la tranche dans l'autre sens. Jullien demande : « D'où pouvons-nous attendre de la "lumière" ? » L'interlocuteur répond, et c'est le dernier mot du livre : « Nous n'attendons plus la lumière d'un Dehors comme par le passé : de l'Être, de Dieu, d'une transcendance. [...] Ce désir de penser qu'il nous revient, non d'invoquer ou d'attendre, mais tous les jours d'activer. » Invoquer et attendre : ce sont les deux verbes de l'espérance selon Quinzio, et ce sont ceux que le livre congédie dans sa dernière phrase. Il finit là où Quinzio commence. Le maître attend encore, puisqu'il jette des bouteilles à la mer et demande d'où attendre la lumière ; le disciple n'attend plus. Et le verbe qui remplace l'attente, « activer », est celui des neurones qui, faute de travailler, « se désactivent et meurent », mais aussi celui des interfaces, où l'on active un compte. Le livre écrit contre le clic s'achève sur un verbe de tableau de bord.

Comment lire cette fin ? Généreusement, la bouteille est arrivée : le « Toi » s'est mis à penser, et la dernière parole lui revient. Mais Jullien a fourni lui-même l'autre lecture. Il montrait, à propos de #Metoo et du *Deuxième Sexe*, comment un écart devenu mouvement s'installe dans sa coïncidence et cesse d'être pensé. C'est l'interlocuteur qui parlait de « l'outil de la "dé-coïncidence" ». Jullien lui répondait que ce concept, n'ayant « pas à poser de principe, ni non plus à projeter de fin », n'est « pas idéologique » : c'est le geste même par lequel toute idéologie s'exempte. Et c'est l'interlocuteur qui en fait, pour finir, un credo. Son « nous » est-il le *nous* commun qui fonde la Cité, ou le *nous* collectif qui additionne les adhésions ? Jullien avait laissé voir son penchant en présentant son « Toi » : « chacun », « tous ceux qui n'ont pas renoncé à penser. Ils sont nombreux, mais font-ils nombre ? » Le livre qui s'adresse à chacun finit par espérer une masse. Antonio Porchia lui avait répondu d'avance : « Cent hommes, ensemble, sont le centième d'un homme. » J'ai dit ailleurs, avec les scarabées de Gombrowicz, ce que le nombre fait à la bonté, dans « Le nombre vous dis-je, le NOMBRE ! » ; il fait la même chose à la pensée. La bouteille est-elle revenue avec un autre message, ou avec le même ? Le livre ne tranche pas, et c'est peut-être son reste, au sens où *Puissance du pensif* l'entendait : ce qui, le livre refermé, ne se dissout pas.

La dernière image du livre, enfin, retrouve la scène sans la reconnaître : « La lumière ne vient pas d'un Au-delà, mais de l'*entre* : dans la fissure passent le désir et la pensée. » Matthieu a pourtant tout dit de cette fissure. De la sixième à la neuvième heure, les ténèbres couvrent toute la terre : le cri monte dans le noir, et nulle lumière ne passe. Puis le voile du Temple se déchire en deux, du haut en bas ; la terre tremble, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent. La fissure de Jullien s'ouvre du dedans, « par immanence », et laisse passer la lumière ; celle de l'Évangile vient d'en haut, dans l'obscurité, et ce qui en sort, ce sont des morts. Jullien parle d'une « résurgence » de la pensée ; Quinzio n'espérait que la résurrection. Toute la distance est là, entre une eau qui reparaît après avoir coulé sous terre et des morts qui sortent des tombeaux. La scène qui tient les deux livres ensemble n'est pas celle d'une lumière qui filtre. C'est celle où un *tu* reste sans réponse, dans le noir, et où, pourtant, quelque chose se déchire de haut en bas.